

Embocager le monde

Toute pensée du paysage comporte une part projective. Elle ne décrit pas seulement ce qui est donné ; elle engage aussi ce qui pourrait advenir, ce qui mérite d'être rendu visible, ménagé, transformé ou transmis. À ce titre, le paysage participe d'un imaginaire d'habitabilité : il formule des images, des fictions situées, des projections spéculatives sur la manière dont un territoire peut être composé. Les représentations contemporaines de la transition écologique en témoignent : villes végétalisées, quartiers forestiers, friches réconciliées avec le vivant, continuités vertes, architectures enveloppées de végétal.

Par Sébastien Biset & Sébastien Lacomblez 9 JUILLET 2026

Ces images déplacent les cadres de perception et rendent pensables d'autres agencements entre sols, vivants, infrastructures et usages. Mais leur puissance demeure fragile lorsqu'elle ne rencontre pas l'épaisseur concrète des milieux : sols, dynamiques végétales, hydrosystèmes, conflits fonciers, formes d'entretien, usages ordinaires, héritages et temporalités du vivant. L'enjeu n'est donc pas d'opposer l'imaginaire au réel ni la fiction au projet, mais de comprendre à quelles conditions une projection paysagère devient une pratique située, informée par une pensée systémique des territoires.

Le paysage n'est jamais une donnée purement naturelle. Il est une construction perceptive, culturelle et historique par laquelle un territoire devient lisible, qualifiable et partageable. Cette évidence, issue du champ de l'esthétique, ne réduit pas le paysage au regard ou au goût ; elle rappelle qu'un milieu perçu n'apparaît jamais indépendamment des formes sensibles, des cadres symboliques, des usages et des savoirs qui permettent de l'identifier comme tel. Le paysage est à la fois réalité matérielle et opération de perception : un ensemble de sols, d'espèces, de reliefs, d'infrastructures et de flux, mais aussi une manière de les organiser en expérience commune.

Toute réflexion contemporaine sur les milieux habités engage donc une question esthétique, non au sens restreint de l'embellissement, mais comme organisation sensible des relations entre humains, vivants, sols, formes bâties, mémoires et usages. Les pratiques issues de l'art, du design, du paysage ou de la pédagogie esthétique ne peuvent être réduites à des formes symboliques ajoutées au territoire après coup. Elles peuvent contribuer à formuler des problèmes, rendre perceptibles des relations, déplacer des cadres de lecture, produire des dispositifs d'attention et, parfois, accompagner des transformations matérielles. Leur rôle n'est pas de se substituer aux savoirs naturalistes, écologiques, urbanistiques ou techniques, mais de travailler avec eux, dans une logique située. La question est dès lors systémique : elle croise formes sensibles, dynamiques biologiques, usages sociaux, infrastructures, temporalités du vivant, héritages historiques et modes

d'action collective.



© Sébastien Lacomblez

Faire milieu : le modèle du bocage, entre maillage et (a)ménagement

La végétalisation des espaces habités s'est imposée comme l'un des motifs récurrents des politiques territoriales contemporaines : adaptation aux îlots de chaleur, gestion des eaux pluviales, lutte contre l'érosion, restauration de continuités écologiques, requalification de friches, transformation d'espaces publics ou réactivation de paysages agricoles et post-industriels. Cette généralisation traduit une modification profonde de la manière dont les sociétés appréhendent leurs milieux de vie : non plus seulement comme supports d'activités humaines, mais comme ensembles relationnels où interagissent sols, espèces, flux, usages, infrastructures, mémoires et formes d'habitation.

Toutefois, verdir un espace ne signifie pas nécessairement le

rendre plus vivant. Une plantation peut produire de l'ombre, améliorer une ambiance ou renforcer une image de transition écologique sans restaurer des continuités biologiques, améliorer les sols, soutenir des interactions interspécifiques ou transformer durablement les conditions d'habitabilité. Le végétal peut être ornement, infrastructure, signe politique, outil climatique, support d'usage ou opérateur écologique ; ces fonctions dépendent des contextes, des échelles, des espèces, des modalités d'entretien et des relations que l'intervention parvient – ou non – à produire.

Il convient donc de déplacer la question : non pas seulement introduire davantage de végétal dans les espaces construits, fragmentés ou dégradés, mais comprendre à quelles conditions une intervention végétale peut contribuer à refaire milieu. Faire milieu, c'est renforcer des relations entre habitats écologiques discontinus, usages et dynamiques naturelles, mémoires territoriales et devenirs possibles, savoirs scientifiques, techniques, habitants et sensibles. C'est reconnaître qu'un territoire n'est pas une surface neutre offerte au projet, mais un assemblage historiquement constitué de contraintes, de ressources, de conflits, d'attachements et de processus vivants.

À cet égard, certaines pratiques paysagères héritées donnent à penser des formes d'organisation relationnelle. Le bocage en est un exemple majeur. Il associe haies, talus, fossés, prairies, cultures, chemins, arbres de haut jet, arbustes, vergers, lisières et habitats dispersés. Sa valeur ne réside pas dans un élément isolé, mais dans leur articulation. Il agit simultanément comme corridor écologique, régulateur hydrique, dispositif anti-érosif, brise-vent, réserve de biodiversité, support d'usages agricoles, occasion de parcours, marqueur paysager et structure d'habitation. Le bocage est ainsi moins une forme pittoresque qu'une infrastructure vivante.

L'embocagement peut alors être pris comme modèle opératoire. Il ne consiste pas seulement à planter des haies, mais à recomposer des relations dans des territoires simplifiés, fragmentés ou appauvris : repérer discontinuités écologiques, ruptures d'usage, sols dégradés, chemins interrompus, berges affaiblies, parcelles isolées, infrastructures coupantes ou friches indéterminées, puis concevoir des formes capables de reconnecter ces éléments. Haie, talus, fossé, verger, ripisylve ou lisière deviennent des médiateurs écologiques et sociaux. La verdurisation demeure souvent additive ; l'embocagement, pris comme modèle, engage une pensée structurale du territoire, attentive aux temporalités du vivant, aux régimes d'entretien, aux espèces, aux sols, aux circulations animales, aux usages humains et aux formes d'appropriation collective. Il relève moins de l'aménagement décoratif que du *ménagement* des milieux.

Le ménagement évite deux impasses : penser l'action humaine seulement comme dégradation, ou maintenir une logique d'aménagement où le territoire reste une surface programmable. Ménager un milieu suppose d'intervenir sans prétendre maîtriser entièrement les processus engagés, de composer avec des dynamiques déjà présentes, d'intégrer l'entretien, l'incertitude et la durée. La figure du jardin éclaire cette

posture : espace institué mais non entièrement contrôlé, il articule observation et intervention, composition et contingence, intention humaine et dynamique biologique. Sa généralisation ne conduit pas à imaginer un « jardin planétaire » gouverné par une rationalité unique, mais à multiplier des opérations situées, attentives aux spécificités biogéographiques, sociales et historiques des territoires. Il ne peut y avoir d'embocagement abstrait ; seulement des situations à diagnostiquer, cartographier, éprouver et transformer progressivement.



© Sebastien Lacomblez

Composer avec les héritages fossiles

Les territoires issus de l'industrialisation lourde offrent, à cet égard, des terrains d'analyse significatifs. Le *Croissant fossile** – vaste ensemble européen marqué par l'exploitation charbonnière, de l'Angleterre à la Silésie, en passant par le nord de la France, la Wallonie et la Ruhr – constitue un cas paradigmatique de milieux transformés par l'extraction, l'urbanisation industrielle et l'organisation fossile des sociétés modernes. Dans son segment wallon et transfrontalier, autour du Hainaut, du Borinage, du Pays Noir, de la région du Centre, de Charleroi et du nord de la France, cette histoire a produit une épaisseur territoriale singulière : terrils, friches, infrastructures ferroviaires et hydrauliques, canaux, bassins versants, sols remaniés, quartiers ouvriers, zones d'activités, délaissés et recolonisations spontanées.

Ces espaces ne doivent pas être lus seulement comme territoires dégradés ou en attente de reconversion. Une telle lecture reconduit une conception déficitaire du post-industriel, où la valeur serait toujours à réintroduire depuis l'extérieur. Or les milieux post-extractifs présentent souvent des dynamiques écologiques, sociales et paysagères complexes : friches accueillant des successions végétales, terrils produisant des conditions thermiques et pédologiques spécifiques, anciennes infrastructures dessinant des continuités inattendues, délaissés fonctionnant comme refuges pour certaines

espèces, bassins hydrographiques révélant des interdépendances peu visibles. Ces territoires sont abîmés, mais ils ne sont pas vides ; ils sont traversés par des processus.

L'embocagement y ferait sens parce qu'il permet d'articuler réparation écologique, lisibilité paysagère, mémoire territoriale et transformation des usages. Il ne s'agirait pas d'effacer l'héritage industriel sous une couche végétale, mais de composer avec lui : planter une haie sur un ancien site minier, accompagner une friche, greffer des fruitiers sur des arbres spontanés, relier des terrils par des continuités végétales, épaissir les berges, transformer un terrain abandonné en verger collectif ou en dispositif agroforestier. Ces gestes peuvent contribuer à des continuités biologiques, à la stabilisation des sols, à la qualification d'usages communs, à l'apprentissage de savoir-faire et à la production d'un autre récit territorial.

Le Croissant fossile constitue un cas exemplaire. Les mêmes principes peuvent être transposés, avec prudence, à des périphéries métropolitaines fragmentées, zones commerciales obsolescentes, campagnes remembrées, vallées infrastructurales, quartiers soumis aux îlots de chaleur, espaces agricoles appauvris, anciennes zones militaires, lisières urbaines ou bassins versants dégradés. Partout où les milieux ont été simplifiés, segmentés ou rendus monofonctionnels, la question est de réintroduire de l'épaisseur relationnelle. L'embocagement ne désigne pas une forme exportable, mais une logique d'enquête et d'action : identifier ce qui peut être relié, épaissi, diversifié, ralenti, abrité, transmis.



© Sebastien Lacomblez

Enquêter, cartographier, prototyper

Une telle démarche suppose des outils. Le premier est l'arpentage : marcher un site, observer espèces communes, clôtures, écoulements, usages informels, traces d'entretien ou d'abandon, sols compactés, cheminements spontanés ou microreliefs permet d'accéder à ce que la donnée seule ne livre

pas. Le second est la cartographie critique : systèmes d'information géographique, relevés hydrologiques, données d'occupation du sol, inventaires de biodiversité, cartes historiques et limites foncières font apparaître des relations invisibles à l'expérience immédiate. Mais la carte reste une modélisation ; elle sélectionne, simplifie, hiérarchise. Elle doit donc être confrontée au terrain et discutée avec les acteurs concernés.

Le troisième outil est le prototype. Dans des milieux complexes, l'action ne peut pas toujours procéder d'un plan total. Elle gagne à s'expérimenter par opérations limitées, documentées, évaluables et parfois réversibles : haie expérimentale, micro-forêt en lisière, verger de variétés locales, gestion différenciée, renaturation de fossé, atelier de greffe, cartographie participative ou chantier-école. La valeur du prototype ne réside pas seulement dans l'objet produit, mais dans ce qu'il permet d'apprendre : conditions de reprise, conflits d'usage, modalités d'entretien, attachements sociaux, effets écologiques, obstacles administratifs.



© Sebastien Lacomblez

Pratiques esthétiques situées et pédagogies de l'habitabilité

C'est à ce point que la question des pratiques esthétiques devient décisive. Artistes, designers, paysagistes, praticiens de l'image, de la forme, de la situation ou du récit ne disposent pas d'une compétence supérieure pour transformer les territoires ; ils ne se substituent ni aux écologues, ni aux agronomes, ni aux urbanistes, ni aux administrations, ni aux habitants. Leur contribution potentielle tient ailleurs : rendre perceptibles des relations, problématiser des situations, donner forme à des hypothèses, produire des dispositifs d'attention, articuler expérience sensible et construction collective, déplacer les cadres de perception qui conditionnent l'action.

Le rôle esthétique ne se limite donc pas à l'embellissement. Il peut rendre lisible un bassin versant, faire apparaître une continuité écologique fragmentée, qualifier une friche autre-

ment que comme réserve foncière, donner une forme partageable à des données complexes, inventer des dispositifs pédagogiques, faciliter une appropriation habitante ou mettre en récit des temporalités longues. Mais cette capacité de projection doit être tenue dans une exigence de réalisme. Nombre de projets de requalification, séduisants graphiquement ou conceptuellement, demeurent fragiles lorsqu'ils négligent coûts d'investissement, entretien, responsabilités institutionnelles, contraintes foncières, capacités techniques, effets écologiques réels, usages existants ou résistances locales. L'art n'est donc pas d'abord œuvre exposable ni production d'images désirables, mais manière de faire située : formes, situations et médiations contribuant à la compréhension d'un milieu tout en éprouvant les conditions effectives de sa transformation.

Cette exigence implique une vigilance critique. L'intervention esthétique peut produire des effets ambivalents : esthétisation superficielle de la ruine, neutralisation des conflits sociaux, valorisation immobilière, naturalisation de rapports de pouvoir, réduction de l'écologie à une image de nature. L'artialisation d'un territoire n'est pas nécessairement émancipatrice ; elle peut rendre désirable ce qui demeure écologiquement pauvre ou socialement excluant. Les pratiques esthétiques appliquées aux milieux doivent donc être adossées à une rigueur d'enquête, à une compréhension écologique minimale et à une attention aux effets sociaux de leurs propres opérations.

Cette orientation modifie directement la formation des artistes et des designers. Les écoles d'art ne peuvent se contenter d'ajouter des thématiques écologiques à des cadres pédagogiques inchangés. Il faut former des praticiens capables de lire un milieu, de travailler avec des données, de comprendre des dynamiques écologiques élémentaires, de dialoguer avec des acteurs non artistiques, d'élaborer des protocoles, de documenter des processus, de mesurer les effets possibles d'une intervention et d'accepter la lenteur de la coopération. Il ne s'agit pas de transformer les écoles d'art en écoles d'aménagement, mais de réactiver l'art comme *ars* ou *tekhne* : savoir opératoire, manière de faire, intelligence des situations, position intermédiaire entre esthétique, écologie, design, sciences sociales, paysage et action territoriale.

Cette position n'a cependant de sens que si elle s'éprouve dans des situations concrètes. Elle ne peut rester au niveau d'un principe général de coopération entre art, écologie et territoire. Elle doit trouver des objets, des méthodes et des échelles d'intervention capables de rendre cette articulation praticable. L'embocagement, compris comme méthode ou modèle opératoire, permet – à titre exemplatif – d'envisager des actions critiques capables de tenir ensemble ces dimensions : matérialité du vivant et construction culturelle du paysage, biologie des relations et attachements sociaux, infrastructures et perceptions, continuités écologiques et formes d'usage, temporalités longues de la croissance végétale et temporalités courtes de la décision publique. Dans les mondes hérités de l'industrialisation fossile comme dans d'autres territoires fragmentés, il ne s'agit plus seulement de préserver ce qui reste de nature, ni de verdier ce qui a été artificialisé, mais

de recomposer des milieux habitables à partir de situations impures, hybrides, souvent dégradées, mais encore capables de transformation.

Embocager le monde – ou projeter un monde-bocage, c'est-à-dire un territoire relationné, susceptible de favoriser des milieux habitables – désigne donc une hypothèse située de transformation. Il ne s'agit pas de produire l'image séduisante d'un monde verdi, mais de définir les conditions concrètes par lesquelles certains lieux peuvent devenir plus poreux, plus vivants, plus lisibles, plus habitables. À cet égard, la tâche contemporaine consiste peut-être moins à multiplier les utopies paysagères qu'à concevoir des agencements situés, hétérotopies ou situations opératoires : des lieux réels, partiels, expérimentaux, où s'éprouvent d'autres articulations entre formes sensibles, dynamiques écologiques, usages sociaux et savoirs naturalistes. Embocager devient une hypothèse de travail pour des sociétés confrontées à la simplification écologique et à la fragmentation spatiale. Une hypothèse prudente, située, perfectible. Elle demande des connaissances naturalistes, des enquêtes sociales, des savoir-faire techniques, une sensibilité d'ordre esthétique, des récits, des formes et des institutions capables de coopérer. Elle demande surtout de reconnaître que l'habitabilité ne se décrète pas : elle se compose, se cultive, s'entretient et se transmet.



© Sébastien Lacomblez



L'AUTEUR

Sébastien Biset & Sébastien Lacomblez

Le texte a été rédigé par Sébastien Biset, docteur en histoire de l'art, professeur en Écoles supérieures des arts en Belgique, et oikopiète.

Les images sont de Sébastien Lacomblez, artiste et professeur de design urbain en École supérieure des arts.

Ce travail s'inscrit dans le prolongement d'une recherche menée dans le cadre du FRArt – Fonds de la recherche en art. Initiée et portée par Sébastien Lacomblez, en collaboration avec Claire Daoudi, paysagiste, cette recherche porte sur le Croissant fossile, les territoires post-industriels et le rôle que les pratiques artistiques, esthétiques et pédagogiques peuvent jouer dans leur lecture, leur requalification et leur transformation. Elle associe histoire de l'art, design urbain, paysage, écologie scientifique, cartographie et sciences sociales, afin d'envisager l'art non comme simple production de formes ou de représentations, mais comme pratique située, capable de rendre perceptibles des relations, de formuler des problèmes et d'accompagner la recomposition de milieux habitables.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Sebastien Biset & Sébastien Lacomblez, *Embocager le monde*, Openfield numéro 26, Juillet 2026

<https://www.revue-openfield.net/2026/07/09/embocager-le-monde/>